

Buck ne lisait pas les journaux et était loin de savoir ce qui se tramait vers la fin de 1897, non seulement contre lui, mais contre tous ses congénères. En effet, dans toute la région qui s'étend du détroit de Puget à la baie de San Diego on traquait les grands chiens à longs poils, aussi habiles à se tirer d'affaire dans l'eau que sur la terre ferme...

Les hommes, en creusant la terre obscure, y avaient trouvé un métal jaune, enfoncé dans le sol glacé des régions arctiques et, les compagnies de transport ayant répandu la nouvelle à grand renfort de réclame, les gens se ruaient en foule vers le nord. Et il leur fallait des chiens, de ces grands chiens robustes aux muscles forts pour travailler et à l'épaisse fourrure pour se protéger contre le froid.

Buck habitait cette belle demeure, située dans la vallée ensoleillée de Santa-Clara, qu'on appelle « le Domaine du juge Miller ».

De la route, on distingue à peine l'habitation à demi cachée par les grands arbres, qui laissent entrevoir la large et fraîche véranda, régnant sur les quatre faces de la maison, Des allées soigneusement sablées mènent au perron, sous l'ombre tremblante des hauts peupliers, parmi les vertes pelouses. Un jardin immense et fleuri entoure la villa, puis ce sont les communs imposants, écuries spacieuses, où s'agitent une douzaine de grooms et de valets bavards, cottages couverts de plantes grimpantes, pour les jardiniers et leurs aides; enfin l'interminable rangée des serres, treilles et espaliers, suivis de vergers plantureux, de gras pâturages, de champs fertiles et de ruisseaux jaseurs.

Le monarque absolu de ce beau royaume était, depuis quatre ans, le chien Buck, mare, faut que dont perd. fet mine claye dure race toue tre vat done a beauté des formes et l'intelligence humaine de son regard. L'autorité de Buck était indiscutée.

Il régnait sans conteste non seulement sur la tourbe insignifiante des chiens d'écurie, sur le carlin japonais Toots, sur le mexicain Isabel, étrange créature sans poil dont l'aspect prêtait à rire, mais encore sur tous les habitants du même lieu que lui. Majestueux et doux, il était le compagnon inséparable du juge, qu'il suivait dans toutes ses promenades, il s'allongeait d'habitude aux pieds de son maître, dans la bibliothèque, le nez sur ses pattes de devant, clignant des yeux vers le feu et ne marquant que par un imperceptible mouvement des sourcils l'intérêt qu'il prenait à tout ce qui se passait autour de lui. Mais apercevait-il au-dehors les fils aînés du juge, prêts à se mettre en selle, il se levait d'un air digne et daignait les escorter; de même, quand les jeunes gens prenaient leur bain matinal dans le grand réservoir cimenté du jardin, Buck considérait de son devoir d'être de la fête. Il ne manquait pas non plus d'accompagner les jeunes filles dans leurs promenades à pied ou en voiture; et parfois on le voyait sur les pelouses, portant sur son dos les petits-enfants du juge, les roulant sur le gazon faisant mine de les dévorer, de ses deux rangées de dents étincelantes. Les petits l'adoraient, tout en le craignant un peu, car Buck exerçait sur eux une surveillance sévère et ne permettait aucun écart à la règle. D'ailleurs, ils n'étaient pas seuls à le redouter, le sentiment de sa propre importance et le respect universel qui l'entourait investissant le bel animal d'une dignité vraiment royale.

Depuis quatre ans, Buck menait l'existence d'un aristocrate blasé, parfaitement satisfait de soi-même et des autres, peut-être légèrement enclin à l'égoïsme, ainsi que le sont trop souvent les grands de ce monde. Mais son activité incessante, la chasse, la pêche, le sport et surtout sa passion héréditaire pour l'eau fraîche le gardaient de tout alourdissement et de la moindre déchéance physique: il était, en vérité, le plus admirable spécimen de sa race qu'on pût voir. Sa vaste poitrine, ses flancs évidés sous l'épaisse et soyeuse fourrure, ses pattes droites et formidables, son large front étoilé de blanc, son regard franc, calme et attentif, le faisaient admirer de tous.

Telle était la situation du chien Buck, lorsque la découverte des mines d'or du Klondike attira vers le nord des milliers d'aventuriers. Tout manquait dans ces régions neuves et désolées; et pour assurer la subsistance et la vie même des émigrants, on dut avoir recours aux traîneaux attelés de chiens, seuls animaux de trait capables de supporter une température arctique. Buck semblait créé pour jouer un rôle dans les solitudes glacées de

55

l'Alaska; et c'est précisément ce qui advint, grâce à la trahison d'un aide-jardinier. Le misérable Manoel avait pour la loterie chinoise une passion effrénée; et ses gages étant à peine suffisants pour assurer l'existence de sa femme et de ses enfants, il ne recula pas devant un crime pour se procurer les moyens de satisfaire son vice.

Un soir, que le juge présidait une réunion et que ses fils étaient absorbés par le règlement d'un nouveau club athlétique, le traître Manoël appella doucement Buck, qui le

60

suivit sans défiance, convaincu qu'il s'agissait d'une simple promenade à la brume. Tous deux traversèrent sans encombre la propriété, gagnèrent la grande route et arrivèrent tranquillement à la petite gare de College-Park. Là, un homme inconnu plaça dans la main de Manoël quelques pièces d'or, tout en lui reprochant d'amener l'animal en liberté. Aussitôt Manoël jeta au cou de Buck une corde assez forte pour l'étrangler en cas de résistance.

Buck

65

supporta cet affront avec calme et dignité; bien que ce procédé inusité le surprit, il avait, par habitude, confiance en tous les gens de la maison et savait que les hommes possèdent une sagesse supérieure même à la sienne. Toutefois, quand l'étranger fit mine de prendre la corde, Buck manifesta par un profond grondement le déplaisir qu'il éprouvait. Aussitôt la corde se resserra, lui meurtrissant cruellement la gorge et lui coupant la respiration. Indigné,

70

Buck, se jeta sur l'homme; alors celui-ci donna un tour de poignet vigoureux : la corde se resserra encore; furieux, surpris, la langue pendante, la poitrine convulsée, Buck se tordit impuissant, ressentant plus vivement l'outrage inattendu que l'atroce douleur physique; ses beaux yeux se couvrirent d'un nuage, devinrent vitreux... et c'est à demi mort qu'il fut brutalement jeté dans un fourgon à bagages par les deux complices.

75

Quand Buck revint à lui, tremblant de douleur et de rage, il comprit qu'il était emporté par un train, car ses fréquentes excursions avec le juge lui avaient appris à connaître ce mode de locomotion.

Ses yeux, en s'ouvrant, exprimèrent la colère et l'indignation d'un monarque trahi.

Soudain, il aperçut à ses côtés l'homme auquel Manoël l'avait livré. Bondir sur lui, ivre de

80

rage, fut l'affaire d'un instant; mais déjà la corde se resserra et l'étrangla... pas sitôt pourtant que les mâchoires puissantes du molosse n'aient eu le temps de se refermer sur la main brutale, la broyant jusqu'à l'os...

Un homme d'équipe accourut au bruit :

- Cette brute a des attaques d'épilepsie, fait le voleur, dissimulant sa main ensanglantée

85

sous sa veste. On l'emmène à San Francisco, histoire de le faire traiter par un fameux vétérinaire. Ça vaut de l'argent, un animal comme ça... son maître y tient...

L'homme d'équipe se retira, satisfait de l'explication.

Mais quand on arriva à San Francisco, les habits du voleur étaient en lambeaux, son pantalon pendait déchiré à partir du genou et le mouchoir qui enveloppait sa main était teint 90

d'une pourpre sombre. Le voyage, évidemment, avait été mouvementé. Il traina Buck à demi-mort jusqu'à une taverne louche du bord de l'eau et, là, tout en

- Sacré animall... En voilà un enragé l... grommela-t-il en avalant une copieuse rasade de gin; cinquante dollars pour cette besogne-là... Par ma foi, je ne recommencerais pas pour mille!

- Cinquante? fit le patron. Et combien l'autre a-t-il touché?

- Hum l.. il n'a jamais voulu lâcher cette sale bête pour moins de cent... grogna l'homme. examinant le chien.

- Cent cinquante?... Pardieu, il les vaut ou je ne suis qu'un imbécile, fit le patron, Mais le voleur avait défait le bandage grossier qui entourait sa main blessée.

- Du diable si je n'attrape pas la rage! exclama-t-il avec colère.

- Pas de danger... C'est la potence qui t'attend... ricana le patron. Dis donc, il serait peut-être temps de lui enlever son collier...

Étourdi, souffrant cruellement de sa gorge et de sa langue meurtries, à moitié étranglé, Buck voulut faire face à ses tourmenteurs. Mais la corde eut raison de ses résistances; on réussit enfin à limer le lourd collier de cuivre marqué au nom du juge. Alors les deux hommes lui retirèrent la corde et le jetèrent dans une caisse renforcée de barreaux de fer. Il y passa une triste nuit, ressassant ses douleurs et ses outrages. Il ne comprenait rien à tout cela. Que lui voulaient ces hommes? Pourquoi le maltraitaient-ils ainsi? Au moindre bruit il dressait les oreilles, croyant voir paraître le juge ou tout au moins un de ses fils. Mais lorsqu'il apercevait la face avinée du cabaretier, ou les yeux louches de son compagnon de route, le cri joyeux qui tremblait dans sa gorge se changeait en un grognement profond et sauvage.

Enfin tout se tut. À l'aube, quatre individus de mauvaise mine vinrent prendre la caisse qui contenait Buck et la placèrent sur un fourgon.

L'animal commença par aboyer avec fureur contre ces nouveaux venus. Mais s'apercevant bientôt qu'ils se riaient de sa rage impuissante, il alla se coucher dans un coin de sa cage et y demeura farouche, immobile et silencieux.

Le voyage fut long. Transbordé d'une gare à une autre, passant d'un train de marchandises à un express, Buck traversa à toute vapeur une grande étendue de pays. Le trajet dura quarante-huit heures.

De tout ce temps il n'avait ni bu ni mangé. Comme il ne répondait que par un grognement sourd aux avances des employés du train, ceux-ci se vengèrent en le privant de nourriture. La faim ne le tourmentait pas autant que la soif cruelle qui desséchait sa gorge, enflammée par la pression de la corde. La fureur grondait en son cœur et ajoutait à la fièvre ardente qui le consumait; et la douceur de sa vie passée rendait plus douloureuse sa condition présente. Buck, réfléchissant en son âme de chien à tout ce qui lui était arrivé en ces deux jours pleins de surprises et d'horreur, sentait croître son indignation et sa colère, augmentées par la sensation inaccoutumée de la faim qui lui tenaillait les entrailles. Malheur au premier qui passerait à sa portée en ce moment! Le juge lui-même aurait eu peine à reconnaître en cet animal farouche le débonnaire compagnon de ses journées paisibles; quant aux employés du train, ils poussèrent un soupir de soulagement en débarquant à Seattle la caisse contenant « la bête fauve ».

Quatre hommes l'ayant soulevée avec précaution la transportèrent dans une cour étroite et noire, entourée de hautes murailles et dans laquelle se tenait un homme court et trapu, la

pipe aux dents, le buste pris dans un maillot de laine rouge aux manches roulées au-dessus du coude.

Devinant en cet homme un nouvel ennemi, Buck, le regard rouge, le poil hérissé, les crocs visibles sous la lèvre retroussée, se rua contre les barreaux de sa cage avec un véritable hurlement.

L'homme eut un mauvais sourire : il posa sa pipe et, s'étant muni d'une hache et d'un énorme gourdin, il se rapprocha d'un pas délibéré.

- Dis donc, tu ne vas pas le sortir, je pense? s'écria un des porteurs en reculant.

- Tu crois ça?... Attends un peu! fit l'homme, insérant d'un coup sa hache entre les planches de la caisse.

Les assistants se hâtèrent de se retirer et reparurent au bout de peu d'instant, perchés sur le mur de la cour en bonne place pour voir ce qui allait se passer.

Lorsque Buck entendit résonner les coups de hache contre les parois de sa cage, il se mit debout et, mordant les barreaux, frémissant de colère et d'impatience, il attendit.

- À nous deux, l'ami!... Tu me feras les yeux doux tout à l'heure!... grommela l'homme au maillot rouge.

Et, dès qu'il eut pratiqué une ouverture suffisante pour livrer passage à l'animal, il rejeta sa hache et se tint prêt, son gourdin bien en main.

Buck était méconnaissable; l'œil sanglant, la mine hagarde et farouche, l'écume à la gueule, il se rua sur l'homme, pareil à une bête enragée... Mais au moment où ses mâchoires de fer allaient se refermer en étau sur sa proie, un coup savamment appliqué en plein crâne le jeta à terre. Ses dents s'entrechoquèrent violemment; mais se relevant d'un bond, il s'élança, plein d'une rage aveugle; de nouveau il fut rudement abattu. Sa rage crut. Dix fois, vingt fois, il revint à la charge, mais, à chaque tentative, un coup formidable, appliqué de main de maître, arrêtait son élan. Enfin, étourdi, hébété, Buck demeura à terre, haletant; le sang dégouttait de ses narines, de sa bouche, de ses oreilles; son beau poil était souillé d'une écume rage impuissante..

sanglante; la malheureuse bête sentit son cœur généreux prêt à se rompre de douleur et de Alors l'homme fit un pas en avant et, froidement, délibérément, prenant à deux mains son gourdin, il assena sur le nez du chien un coup terrible. L'atroce souffrance réveilla Buck de sa torpeur : aucun des autres coups n'avait égalé celui-ci. Avec un hurlement fou il se jeta sur son ennemi. Mais sans s'émouvoir, celui-ci empoigna la gueule ouverte et, broyant dans ses doigts de fer la mâchoire inférieure de l'animal, il le secoua, le balança et, finalement, l'enlevant de terre à bout de bras, il lui fit décrire un cercle complet et le lança à toute volée contre terre, la tête la première.

Ce coup, réservé pour la fin, lui assura la victoire. Buck demeura immobile, assommé.

- Hein?... Crois-tu... qu'il n'a pas son pareil pour mater un chien?... crièrent les spectateurs enthousiasmés.

- Ma foi, dit l'un d'eux en s'en allant, j'aimerais mieux casser des cailloux tous les jours sur la route, et deux fois le dimanche, que de faire un pareil métier... Cela soulève le cœur...

Buck, peu à peu, reprenait ses sens, mais non ses forces; étendu à l'endroit où il était venu s'abattre, il suivait d'un œil atone tous les mouvements de l'homme au maillot rouge.

Celui-ci se rapprochait tranquillement.

- Eh bien, mon garçon? fit-il avec une sorte de rude enjouement, comment ça va-t-il?....

Un peu mieux, hein?... Paraît qu'on vous appelle Buck, ajouta-t-il en consultant la pancarte appendue aux barreaux de la cage. Bien. Alors, Buck, mon vieux, voilà ce que j'ai à vous dire :

Nous nous comprenons, je crois. Vous venez d'apprendre à connaître votre place. Moi, je saurai garder la mienne. Si vous êtes un bon chien, cela marchera. Si vous faites le méchant, voici un bâton qui vous enseignera la sagesse. Compris, pas vrai?... Entendu!...

Et, sans nulle crainte, il passa sa rude main sur la tête puissante, saignant encore de ses coups. Buck sentit son poil se hérissier à ce contact, mais il le subit sans protester. Et quand l'homme lui apporta une jatte d'eau fraîche, il but avidement; ensuite il accepta un morceau de viande crue que l'homme lui donna bouchée par bouchée.

Buck, vaincu, venait d'apprendre une leçon qu'il n'oublierait de sa vie : c'est qu'il ne pouvait rien contre un être humain armé d'une massue. Se trouvant pour la première fois face à face avec la loi primitive, envisageant les conditions nouvelles et impitoyables de son existence, il perdit la mémoire de la douceur des jours écoulés et se résolut à souffrir l'inévitable.